



« Faire sentir la différence des temps »

Jean-Noël Jeanneney et Pierre Nora, qui ont beaucoup écrit sur l'histoire et la mémoire, mesurent la portée des commémorations de l'année 2014 : Grande Guerre et Libération



Jean-Noël Jeanneney et Pierre Nora.
FRÉDÉRIC STUCHI
POUR « LE MONDE ».

PROPOS RECUEILLIS PAR **JULIE CLARINI**

L'année 2014 sera marquée par une double commémoration, celle de la première guerre mondiale et celle de la Libération. Pour cerner les dimensions à la fois historique, politique et mémorielle de ces événements à venir, nous avons sollicité le regard de Jean-Noël Jeanneney et de Pierre Nora. Le premier fait paraître *L'Histoire, la liberté, l'action*, qui rassemble des essais écrits entre 1977 et 2013, et *La Grande Guerre, si loin, si proche*, une réflexion sur les enjeux de la commémoration; le second signe un ouvrage qui réunit, sous le titre *Recherches de la France*, des articles sur l'identité et la mémoire françaises. L'un a présidé à l'organisation du bicentenaire de la Révolution française; l'autre s'est presque toujours tenu en retrait des positions officielles. A travers leurs analyses, ce sont deux styles d'« historien public », pour reprendre l'expression de Pierre Nora, qui se dégagent.

Dans la commémoration, c'est toujours le présent qui se célèbre lui-même à travers les modalités du passé. Pierre Nora, vous avez été l'un des premiers à le dire, tout en exprimant une certaine réticence devant l'engouement actuel pour ces célébrations...

Pierre Nora C'est à dire que j'observais une dérive commémorative qui s'opérait depuis quelques années en France et, en même temps, un changement profond du modèle commémoratif. On pourrait dire qu'on est passé d'un modèle historique à un modèle mémoriel. Prenez le simple fait des commémorations nationales: de 1880 à 1980, il n'y en a eu que six célébrés

dans tout le pays et qui avaient une valeur unificatrice puissante: c'était le 14 juillet, la fête de Jeanne d'Arc, le 11-Novembre, le 8-Mai, le dernier dimanche d'avril (pour les déportés) et le 2-Novembre (pour les morts de la Grande Guerre)... En quinze ans, de 1990 à nos jours, il y en a eu six autres, mais qui toutes expriment une mémoire particulière: le 16 juillet (commémoration de la rafle du Vél'd'Hiv), le 25 septembre (la Journée d'hommage aux harkis), le 18 juin (l'appel de De Gaulle), le 10 mai (la commémoration de l'esclavage). Enfin, les deux dernières sont dédiées aux morts des guerres d'Indochine (8 juin) et d'Afrique du Nord (5 décembre). Autrement dit, on assiste à une atomisation de la mémoire combattante, alors que les grandes commémorations d'autrefois venaient d'en haut et qu'à travers elles c'était la nation, la France, la République que l'on honorait. C'est en ce sens que je parle du passage d'un modèle à l'autre.

Jean-Noël Jeanneney Toute commémoration est évidemment marquée par le temps où elle se déroule. A propos de 1789, c'est évident: en 1889, pour le centenaire, la France sort du boulangisme, elle affirme donc la République et souligne aussi sa rentrée dans le concert des nations. Cela se lit très clairement dans les manifestations telles qu'elles sont voulues par l'Etat. En 1939, c'est Edouard Herriot qui est le responsable du cent cinquantième. On a alors besoin de l'Amérique et du monde anglo-saxon, on insiste donc beaucoup sur les effets de la Révolution française outre-Atlantique

Jean-Noël Jeanneney, vous avez présidé la commission du bicentenaire de la Révolution française. Quels rapprochements ou différences entre la commémoration de 1789 et celle de 1914 qui s'annonce?

J.-N. J. Une des questions, centrale est celle de l'unité ou de la diversité de la nation en face de la commémoration. En ce domaine, l'opposition binaire entre 1789 et 1914 est fascinante. C'est presque terme à terme: la Révolution française, en 1789, constitue un coup de hache dans la nation, dans le corps social; d'où une rupture qui va durer tout au long du XIX^e et une bonne partie du XX^e siècle – mais progressivement, à mesure que la droite se rallie par vagues successives aux idéaux de 1789, on voit une certaine unité du regard s'organiser. 1914, c'est exactement le contraire: le seul moment en deux siècles où la France a vécu une unité complète, ce que Poincaré, dans une belle intuition, a appelé « l'Union sacrée » – à la stupéfaction générale, d'ailleurs, puisqu'on avait prévu que le monde ouvrier mettrait la crosse à terre. Mais, à mesure que la liste des morts s'allonge, des mouvements pacifistes se dessinent, des divisions se créent aux termes desquelles on lit la guerre de 1914 de façon tout à fait différente selon les sensibilités. Cela n'oppose pas, d'ailleurs, strictement la gauche et la

droite, le pacifisme jusqu'au-boutiste peut aller loin à chaque bord de l'échiquier. Bref, c'est exactement le contraire de la Révolution française. Je pense que la commémoration devra tenir compte de ces deux configurations très différentes.

Est-ce trop tôt pour savoir quel tour va prendre la commémoration de la Grande Guerre?

P. N. Il est trop tôt, mais il me semble qu'il va y avoir une forte mobilisation politique. C'est d'ailleurs assez curieux. Prenons les deux commémorations qui s'annoncent: la guerre de 1914 et la Libération en 1944. Au départ on croyait que celle de la Grande Guerre allait être purement historique, puisqu'il n'y avait plus aucun témoin vivant, et que celle de la Libération serait émotionnelle, célébrant une mémoire encore très proche à la fois pour les Français et pour ceux qui avaient été directement éprouvés – avec, au fond, cette célébration de la Shoah qui est comme emblématique de l'horreur de masse de la seconde guerre mondiale. Eh bien, il me semble – mais c'est une pure hypothèse – que l'on observe un peu le commencement du contraire. C'est à dire que la commémoration de 1914 va en fait être très mémorielle et soulever une émotion à laquelle on ne s'attendait pas: on y retrouve, il est vrai, la matrice de toutes les tragédies du XX^e siècle. Elle continue, par là, à concerner tout le monde et le deuil y prend non seulement une valeur person-

nelle, mais une valeur émotive pour tous. La commémoration de 1944 va être, sans doute, très disputée historiquement parce que la guerre, l'Occupation, la Libération ont laissé les Français très divisés.

Rappelons-nous que 1944, c'est une date qui oublie le nombre des morts, effarant, survenues entre 1944 et 1946; elle ne satisfait donc pas tout le monde. Un argument supplémentaire en faveur de mon hypothèse, c'est que, bizarrement, la Grande Guerre concorde avec quelque chose du victimisme contemporain qui fait apparaître les combattants de la guerre de 1914, traditionnellement tenus pour des héros, comme des victimes. La réhabilitation des mutins et des fusillés en sera sans doute le point de cristallisation. Cela s'appuie sur le sentiment évident que la première guerre mondiale a été tragiquement inutile, suicidaire, alors que la seconde ne pouvait pas ne pas être faite. Elle génère donc des héros. Bref, entre ces deux dates dont on pensait l'une complètement mémorielle et l'autre complètement historique, quelque chose s'esquisse d'un peu l'inverse.

Y a-t-il des «Jepons de l'histoire»? La remémoration de la guerre peut-elle servir le présent?

J.-N. J. Je suis persuadé que l'histoire peut servir beaucoup. L'Antiquité en était convaincue, Cicéron disait qu'elle était « *maîtresse de vie* », et Polybe que l'histoire constituait « *la meilleure préparation au*

Le modèle français

Dernier volet d'un triptyque qui réunit *Historien public et Présent, nation, mémoire* (tous les deux chez Gallimard), *Recherches de la France* offre une analyse du modèle historique et politique français tel qu'il s'est bâti autour de l'Etat-nation. A travers les articles de Pierre Nora ici réunis (sur Michelet, Lavisse, l'Action française, l'idée de génération...) se dessine le mouvement de construction puis d'épuisement de la « France unitaire jusque dans ses divisions », celle qui a vécu de la Révolution de 1789 à la fin du moment gaulliste et communiste. En cela, *Recherches de la France* est un essai qui procède par coups de sonde, comme l'entrepreneur des *Lieux de mémoire* aime à le faire dans sa manière personnelle d'écrire l'histoire, mû par la conviction que « l'analyse approfondie de chaque éclat dit quelque chose de la singularité mystérieuse du tout ». C'est aussi un livre qui parcourt deux siècles de politique française, en quête de la permanence et des transformations qu'y a connues l'idée de la « nation », s'interrogeant sans relâche sur son objet et son ambition: écrire une histoire nationale qui ne soit pas nationaliste. J. Cl. *Recherches de la France*, de Pierre Nora, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 608 p., 24,50 €.

gouvernement de l'Etat et « la discipline la mieux capable de nous exhorter à supporter avec constance les caprices de la Fortune ». De Gaulle, au début des années 1920, avait noté une formule vue par lui au Musée du Luxembourg : « *Ex praeterito spes in futurum* », « C'est du passé que naît l'espoir dans l'avenir ».

Au fond, l'histoire sert d'abord à faire comprendre ce qui peut passer d'abord pour absurde. Dans le cas de 1914, elle sert à expliquer les enchaînements de la guerre et pourquoi les pacifistes ont échoué ; à comprendre la nature de cette guerre qui a commencé comme une guerre classique du XIX^e siècle et fini en guerre de masse et en guerre idéologique ; à faire comprendre, enfin, à quel point le siècle qui a suivi en a été marqué. Et tout cela, bien sûr, pour servir le présent, pour en tirer des enseignements quant à l'équilibre de notre continent et à la construction de son union. Je pense, en particulier, à nos relations avec l'Allemagne.

Pierre Nora, même si « Recherches de la France » est un livre sur le rapport entre histoire et politique, à l'image d'une grande partie de votre œuvre, vous avez une façon tout autre d'enviesager le rôle de l'histoire et de l'historien dans la cité...

P.N. Pour les besoins de la cause, je vais souligner la frontière qui nous distinguerait. Il me semble, pour être très schématique, que l'histoire a connu trois grandes périodes dans son exercice. La première, très longue, où elle a été effectivement maîtresse de vie et où elle a dicté aux grands leur conduite.

Cette longue tendance s'achève avec la naissance, si l'on peut dire, de l'« histoire science » au milieu et dans la seconde moitié du XIX^e siècle, d'abord en Allemagne puis en France, qui professionnalise le métier d'historien, qui impose à l'exercice de l'histoire une doctrine de critique et de distance. Il se trouve que ce type d'histoire, dit scientifique, s'est développé au

moment de l'essor le plus vigoureux des nationalismes européens et que, du coup, l'histoire « scientifique » a en même temps marché avec l'histoire éducatrice et pédagogique. Au point que l'histoire est devenue, dans un pays comme la France, le nerf de la pédagogie et l'axe de la formation du citoyen. Mais cette ambition d'une histoire « objective », distancée, critique, suffisait à en faire autre chose qu'une leçon de vie.

Une troisième étape s'est déroulée de nos jours avec l'avènement de l'âge de la mémoire : elle a tendu à modifier cette attitude purement scientifique par une appropriation du passé en fonction des besoins du présent. C'est là, je crois, que l'historien d'aujourd'hui n'a pas de leçons à tirer de l'histoire, mais qu'il a à dire ce que le passé permet et ce que le passé ne permet pas à ceux qui voudraient s'en servir abusivement. C'est plutôt une histoire rectificatrice.

Et si on me demandait vraiment à quoi sert l'histoire, étant donné qu'elle ne se répète pas, je crois que je répondrais : faire savoir, comme Jean-Noël Jeanneney – l'historien est, à titre d'expert, celui qui devrait sur le passé en connaître le plus et en faire connaître le plus. Ensuite faire sentir la différence des temps avec l'exploration des mentalités et la prise en charge des mémoires. Enfin, faire comprendre, remettre dans une complexité qui fait que l'histoire n'est jamais en noir et blanc. Cette tâche est essentielle à une époque où les médias sont si puissants et où l'accélération de l'histoire écrase la longue durée dans laquelle il est indispensable que les événements soient replacés. L'historien n'est civique que dans la mesure où il est critique et distant, et non engagé.

J.-N.J. Je mesure l'efficacité de cette distinction ternaire mais personnellement je suis sceptique. Je crois qu'à chaque époque il y a eu concomitance de ces préoccupations. D'abord n'oublions pas la première satisfaction de l'histoire : la jubilation de raconter des histoires !

P.N. Bien sûr. A ce propos, Marc Bloch avait d'ailleurs écrit : « *Même si l'histoire ne sert à rien, il faut lui reconnaître une chose : elle est amusante* » !

J.-N.J. C'est pour cela (mais pas seulement) qu'il faut le mettre au Panthéon [rires]. Mais je tiens à dire, d'abord, que la recherche de modèles et de précédents caractérise, selon moi, toutes les époques. Ensuite, certes, il y a eu beaucoup de progrès dans la méthode scientifique mais, en même temps, il n'y a pas de périodes où l'histoire n'ait été autant mêlée à la passion politique que le XIX^e siècle. Ça ne permet pas, à mon avis, de caractériser la période. Les phrases de Gabriel Monod qui ouvraient *La Revue historique* le prouvent : « *Sans se proposer d'autres fins que le profit qu'en tire la vérité, l'Histoire travaille, d'une manière secrète et pure, à la grandeur de la patrie en même temps qu'au progrès du genre humain* »... Oxy-more ? Je ne le pense pas.

Quant au prétendu désarroi provoqué aujourd'hui par l'accélération de l'histoire, j'ai écrit sur le sujet [« *L'histoire va-t-elle plus vite ?* », repris dans *L'Histoire*, la liberté, l'action] : ce n'est vrai que sous certains aspects. Il y a beaucoup de ralentissements à certains égards. La prolongation de la vie moyenne des Français, notamment, fait que la mémoire circule plus lentement. Mon père a été tenu par la main par Clemenceau le 13 juillet 1919 devant l'Arc de triomphe : il n'est mort qu'en 2010. Bref, il y a eu, à toutes les époques, la concomitance de ces trois soucis décrits par Pierre Nora : chercher des exemples dans le passé, essayer d'arriver à une certaine vérité par-delà les passions et « lisser la courbe de l'actualité » en permettant à chacun de voir que chaque moment n'est pas marqué par la seule instantanéité. Notre tâche d'historien est de faire comprendre que ce qui se passe se définit toujours à la rencontre des différents rythmes de la durée.

Pourquoi et comment combattre une sensibilité qui nous fait voir les poilus

non comme des héros mais plutôt comme les victimes d'une immense boucherie ?

J.-N. J. Ce serait très injuste de ne pas restituer le patriotisme de l'époque ; on a le droit, et même le devoir, d'utiliser ce mot magnifique, qui ne doit pas perdre son sens. Je déplorerais une commémoration qui se concentrerait uniquement sur les fusillés et les mutins ; ce serait une injustice

P. N. Cette transmission, que suppose cette cérémonie de la commémoration telle que Jean-Noël la voit (et je salue en lui le grand déplorateur !), est le problème le plus délicat de nos jours, où les jeunes générations ont très fortement tendance à être à ce point coupées du passé que cette coupure entraîne la fin de ce qui a été le nerf de la transmission : le sentiment de la dette, ce sentiment, qui a pesé sur les hommes pendant des siècles, que nous devons à nos ancêtres d'être ce que nous sommes. Ce lien me paraît, dans la nouvelle culture du passé que connaissent les jeunes générations, une abstraction. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne s'intéressent pas au passé, du tout ! Elles s'y intéressent, au contraire ; ce passé les écrase, il les domine, il s'agit de le déjouer

Au fond, l'histoire, telle qu'aimerait la maintenir Jean-Noël Jeanneney, me paraît en perte de vue, même si le passé est, lui, présent partout au cinéma, dans la littérature, le tourisme et les jeux vidéo. Aussi, à toutes ces dimensions de la commémoration et de la transmission, j'aimerais croire, mais en tant qu'historien je n'y crois plus. C'est l'époque elle-même qui est tout entière commémorative.

J.-N. J. Pour moi, je vois de nombreux signes qui soutiennent cette espérance. On voit partout des gens qui vont fouiller dans les archives et les documents, qui retrouvent des photographies et s'interrogent. Une formidable efflorescence de curiosité s'annonce autour de cet événement, qui sera aiguillonné par ce senti-

L'empreinte de l'action publique

Ni « tout est écrit », ni « tout est possible ». C'est dans ce double refus que s'inscrit la réflexion historique de Jean-Noël Jeanneney, un double rejet que réaffirme la préface inédite à *L'Histoire, la liberté, l'action*, qui rassemble ses essais de 1977 à 2001. On mesure, dans ce recueil où cohabitent *L'avenir vient de loin* et *Le Passé dans le présent*, l'empreinte de l'action publique qui fut la sienne (dans le domaine de la culture et des médias essentiellement) sur son travail d'historien, mais aussi sa confiance dans l'importance de l'histoire pour soutenir l'action publique. On arpente un terrain qu'il a défriché avec prédilection, celui de la « concordance des temps », où se déploie son goût des références et des similitudes surgissant de la comparaison avec le passé – une façon d'éclairer à la fois les permanences sous-jacentes et la singulière irréductibilité de l'événement. Son ouvrage sur *La Grande Guerre si loin, si proche*, consacré aux enjeux de la commémoration de la première guerre mondiale, est une nouvelle illustration de cette aisance à user des lumières du passé pour cerner le présent et mieux répondre à ses sollicitations. J. Cl.
L'Histoire, la liberté, l'action. Œuvres 1977-2013, de Jean-Noël Jeanneney, Seuil, « Opus », 1024 p., 35 €. *La Grande Guerre si loin, si proche. Réflexions sur un centenaire*, de Jean-Noël Jeanneney, Le Seuil, 176 p., 16 €. Signalons, du même auteur, la parution des *Grandes Heures de la presse qui ont fait l'Histoire*, Flammarion, 214 p., 9,90 €.

ment de la dette. Or, c'est particulièrement là que l'Etat peut et doit jouer son rôle. Et si, par exemple, je pense que le Soldat inconnu incarne de façon efficace ce qu'a pu être l'effort de millions d'hommes, les blessures et les souffrances de la première guerre mondiale, en revanche, dans le cas de la seconde, la Résistance a été le fait du courage personnel, de la bravoure d'individus souvent isolés : donc décider de faire entrer l'un (ou l'une) d'entre eux au Panthéon me paraît propre à ranimer chez les jeunes générations ce sentiment de la dette que beaucoup, au fond d'eux-mêmes, aspirent à rélever.

P. N. A titre tout personnel, je pense que, si on mettait au Panthéon tout à la fois Michelet et Marc Bloch, on exprimerait un message sur la Révolution française, sur la République et sur la Résistance. Et on saluerait le rôle civique de l'histoire. ■